EDGAR
MORIN

Pour et contre Marx

Champs actuel

Extrait de la publication

EDGAR MORIN
Pour et contre Marx

« Aujourd'hui, le problème n'est plus de savoir si la "doctrine" marxiste est morte ou non […] Marx doit être dépassé, c'est-à-dire intégré dans la constellation des penseurs qui peuvent éclairer notre réflexion. »

À travers une série de textes limpides, Edgar Morin, qui dit avoir été marxien avant d'avoir été marxiste, revient sur ce penseur « titan » avec lequel il n'a jamais fini de penser et de dialoguer. Il donne à voir la fécondité de sa méthode – traquer les contradictions sociales et penser leur dépassement – pour l'appliquer à Marx lui-même, y reconnaître les limites et les impensés, et ouvrir la voie à un nouvel avenir.

Alors que le libéralisme se déploie sur le monde et le plonge dans l'abîme écologique, politique, financier et éthique, Edgar Morin invite à retrouver Marx sous les décombres des marxismes, non pour en tirer des solutions miracles, mais pour penser le monde qui vient.

Philosophe et sociologue, **Edgar Morin**, à 90 ans, est l'un des intellectuels les plus fertiles, son travail exerçant une influence dans le monde entier, du Brésil au Japon, où il est considéré comme l'un des derniers « penseurs » français. Directeur de recherche émérite au CNRS, Docteur *honoris causa* de vingt-huit universités, il est traduit dans près de trente langues.

En couverture:
Edgar Morin © Ulf Andersen/Gamma.
Karl Marx vers 1878
© Photo-Re-Pubblic/Leemage.

Flammarion

12-III N Création Studio Flammarion

Extrait de la publication

POUR ET CONTRE MARX

Extrait de la publication

Du même auteur

Chez le même éditeur :
La Complexité humaine, Champs-Flammarion, 2008.

Chez d'autres éditeurs (extrait) :
L'Homme et la mort, Le Seuil, 1951.
Le Cinéma ou l'Homme imaginaire, Minuit, 1956.
L'Esprit du temps, Grasset Fasquelle, 1962.
La Rumeur d'Orléans, Le Seuil, 1969.
Le Paradigme perdu : la nature humaine, Le Seuil, 1973.
La Méthode, Le Seuil :
– *La Nature de la nature* (t. 1), 1977 ;
– *La Vie de la vie* (t. 2), 1980 ;
– *La Connaissance de la connaissance* (t. 3), 1986 ;
– *Les Idées* (t. 4), 1991 ;
– *L'Humanité de l'humanité* (t. 5), 2001 ;
– *L'Éthique complexe* (t. 6), 2004.
Sociologie, Fayard, 1984.
Penser l'Europe, Gallimard, 1987.
Introduction à la pensée complexe, ESF, 1990.
Terre-patrie (avec la collaboration d'A. B. Kern), Le Seuil, 1993.
Pour une politique de civilisation, Arléa, 1997.
Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur, Le Seuil, 2000.
Pour entrer dans le XXIe siècle, Le Seuil, 2004, réédition de *Pour sortir du XXe siècle*, Le Seuil, 1981.
Le Monde moderne et la question juive, Le Seuil, 2006.
L'An I de l'ère écologique (avec la collaboration de Nicolas Hulot), Tallandier, 2007.
Vers l'abîme, L'Herne, 2007.
Mon chemin – Entretiens avec Djénane Kareh Tager, Fayard, 2008.
Edwige, l'inséparable, Fayard, 2009.
La Voie, Fayard, 2011.
Le Chemin de l'espérance (avec S. Hessel), Fayard, 2011.

Extrait de la publication

Edgar MORIN

POUR ET CONTRE MARX

Champs actuel

Extrait de la publication

© Temps Présent, 2010.
© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-7987-2
Extrait de la publication

PRÉFACE

Nous voici début 2012. Le premier des textes ici rassemblés, publié dans *Arguments*, est vieux de cinquante ans ; le dernier est de 1993 et, demeuré de plus en plus actuel, il a été reproduit en 2007. Je reste attaché à la formulation des plus anciens, bien qu'ils soient antérieurs à l'effort radical de repensée que j'ai entrepris dans *La Méthode*. Mais dans chacun, j'ai complexifié le regard sur Marx, et dans tout ce que j'ai conservé de Marx, j'ai reconnu un apport capital à la pensée complexe que j'ai élaborée de 1972 à 2007.

Aujourd'hui, je voudrais avancer deux choses de plus, l'une qui ressort de l'examen rétrospectif que je fais sur les débuts de mon cheminement intellectuel, l'autre qui ressort de la considération du cours actuel de la mondialisation.

La première est que je vois clairement que j'étais marxien avant d'être marxiste, puisque je suis redevenu marxien avant de devenir méta-marxiste. J'avais très peu lu de Marx (surtout *Le Manifeste du Parti communiste*) en classe de philosophie ; mais mon ami Georges Delboy (qui avait subi l'influence de son professeur marxiste Maublanc) m'incita à considérer Marx comme un titan de la pensée parce qu'il avait su unir en lui philosophie, sciences, histoire, économie, sociologie,

Extrait de la publication

en une véritable anthropologie – ce terme étant conçu non dans son sens universitaire actuel réservé aux sociétés archaïques, mais comme pensée fondamentale sur l'homme au sein de la nature biologique et physique, réunissant en elle de façon réflexive l'acquis des diverses et multiples sciences. Enfin il avait su fonder sa pensée et son action politiques sur cette anthropologie. Marx était l'exemple même du penseur – je disais *total* à l'époque, je dirai aujourd'hui *complexe*.

Aussi est-ce sous cette influence que je m'inscrivis à l'université en philosophie (laquelle comportait la sociologie et la psychologie), en droit (lequel comportait la science économique), en histoire et en sciences politiques. Ce programme d'études est devenu mon programme de travail permanent. J'avais déjà une culture littéraire (romans, essais, poésie) que j'ai continué à enrichir. J'ai acquis une culture en sciences humaines, pas seulement à partir des auteurs cités dans les cours, mais aussi d'auteurs ignorés à l'époque. Ainsi, à travers Raymond Aron, j'ai découvert la sociologie allemande de Dilthey à Max Weber, j'ai lu des ouvrages traitant du fascisme (*Fascisme et grand capital*, de Daniel Guérin) et du communisme (*De la Sainte Russie à l'URSS*, de Georges Friedmann). Ma curiosité dévorante n'avait pas de frontières et j'étais obsédé par les problèmes humains fondamentaux qu'ignoraient les disciplines closes. Ce sont ces problèmes que j'ai traités avec constance de *L'Homme et la mort* au *Paradigme perdu*, jusqu'à *L'Identité humaine* et *L'Éthique* (volumes 5 et 6 de *La Méthode*).

Encore à demi étudiant et déjà résistant, je fus incité par un ami hongrois disciple de Lukács à la lecture de Hegel, ce que je fis d'abord à travers les *Morceaux choisis* de Lefebvre et Guterman, puis *La*

Logique (traduction de Vera) et *La Phénoménologie de l'esprit*. Ce fut un éblouissement pour le garçon de 20 ans que j'étais, qui ressentait tant de contradictions en lui-même, et qui était attiré par tant de pensées contraires.

Je devins en fait hégéliano-marxiste en devenant communiste, c'est-à-dire expliquant les vices de l'Union soviétique par l'arriération tsariste et l'encerclement capitaliste, reconnaissant dans la dictature de Staline une « ruse de la raison » utilisant le despotisme pour réaliser l'émancipation de l'humanité.

Après la guerre, mon « programme d'études » juvénile m'incita à affronter les grands thèmes qui nécessitent des connaissances pluri- et transdisciplinaires, ce que je fis dans mon premier ouvrage important : *L'Homme et la mort* (1951). Si je me considère marxiste en écrivant ce livre, ce n'est pas dans l'esprit d'orthodoxie du marxisme officiel, c'est dans l'esprit d'intégration des données et conceptions les plus diverses, y compris des psychanalyses de Freud, Jung, Ferenczi, Rank et autres. Alors que le fichier bibliographique « Mort » était vide à la Bibliothèque nationale, j'ai cherché dans la préhistoire, l'ethnographie, les religions, l'histoire, la psychologie – y compris la psychologie de l'enfant –, en fait dans toutes sciences humaines, puis dans la biologie, car évidemment la mort est un fait biologique.

Ce gigantesque rassemblement de connaissances dispersées et compartimentées m'incita alors à les confronter, les relier, les organiser, surtout quand j'arrivais à considérer la contradiction entre l'horreur universelle de la mort chez les humains et leur non

moins universelle aptitude à affronter la mort et sacrifier leur vie pour une cause communautaire ou transcendante.

C'est alors que je « dépassai » le marxisme en concevant l'importance de l'imaginaire, du mythe et de la religion dans la réalité humaine. Ce fut pour moi un enseignement capital présent dans toute mon œuvre.

En fait, j'ai toute ma vie, dans toute mon œuvre, été fidèle à la perspective marxienne de mon adolescence, et c'est cette « fidélité » même qui, dès *L'Homme et la mort*, m'a incité à « dépasser » Marx dans le sens hégélien du terme (dépasser en conservant). Et cela s'est fait en diverses étapes.

La première fut l'étape d'*Arguments* (1957-1962) où l'étiquette de marxiste n'a plus d'intérêt pour moi (je n'ai pas arraché cette ceinture de sécurité mentale, elle s'est effilochée et est tombée d'elle-même). La seconde fut entre 1963 et 1965 l'étape du petit groupe nommé *CRESP* (Centre de recherches et d'études sociales et politiques) où, de conserve, Claude Lefort, Cornélius Castoriadis et moi-même, chacun à notre façon, avons élaboré notre pensée post-marxienne. La troisième étape commence à Paris au sein du Groupe des dix animé par Jacques Robin, réunissant des compétences polydisciplinaires et où j'ai beaucoup appris (de Laborit, Sauvan et autres). La quatrième étape, prolongeant celle de Paris, se situe en Californie, où je découvre la théorie des systèmes, la pensée de Gregory Bateson, celle de Wiener, celle d'Ashby, celle de von Neumann et surtout celle de Heinz von Foerster.

Désormais, Marx est pour moi une étoile dans une constellation où sont entrés non seulement Bateson, von Neumann et von Foerster – et où ont pris place

Extrait de la publication

Nietzsche et Heidegger –, mais où brillent plus que jamais Héraclite, Montaigne, Pascal, Rousseau, Hegel.

Bien que je me sois lancé étudiant dans l'étude de l'économie, puisque j'y cherchai l'« infrastructure » de toute société dans les « rapports de production », et bien que j'aie cru longtemps au rôle majeur et moteur de la lutte des classes, mon intérêt fondamental pour Marx s'est concentré sur les textes dits de jeunesse, notamment les *Manuscrits économico-philosophiques*. J'incorporais son idée d'homme générique dans l'idée d'auto-éco-production de l'humanité par elle-même. Mais cet homme générique s'est complexifié dans mon cheminement.

Dans *Le Paradigme perdu* (1972), *homo* n'est pas seulement *sapiens* (rationnel) mais *demens* (délirant) ; il n'est pas seulement *faber* (producteur d'outils et de technique) mais aussi *mythologicus*, producteur de mythes et religions ; il n'est pas seulement *œconomicus*, mû par l'intérêt matériel, mais aussi *ludens* (mû par l'esprit de jeu et de gratuité), et je fais éclater l'anthropologie restreinte et mutilée de Marx pour une anthropologie complexifiée. Ainsi, mon dépassement de Marx est à la fois rupture (avec son anthropologie réduite) et continuité (avec son homme générique).

J'ai aussi complexifié la notion d'homme, non seulement en abandonnant le masculin pour parler plutôt de l'être humain, mais aussi en le concevant de façon trinitaire, c'est-à-dire inséparablement individu-société-espèce. Le lecteur trouvera les développements de mes thèses anthropologiques dans *L'Identité humaine* (5e volume de *La Méthode*). Enfin, j'ai mis en relief la « double identité humaine », son identité naturelle – qui en fait par sa matérialité physico-chimique un

enfant du cosmos, et par son animalité biologique un fils de l'évolution vivante –, et son identité psychique et culturelle qui constitue « l'humanité de l'humanité ». *Homo complexus* a je crois enrichi l'homme générique.

En même temps, la pensée récursive m'a permis de comprendre qu'il y a un circuit mutuellement producteur de ce qui est pour Marx infrastructure et superstructure, c'est-à-dire entre structures socio-économiques et idées, idéologies, mythologies. Il ne fallait pas remettre la dialectique sur ses pieds, il fallait la remettre sur ses roues. En même temps, la dialogique a « dépassé » la dialectique hégéliano-marxiste en l'intégrant. Elle a pour ainsi dire radicalisé la contradiction en reconnaissant qu'il est des contradictions fondamentales à la fois inéliminables et indépassables. Je me fonde d'ailleurs plus sur Héraclite que sur Hegel. Héraclite avait perçu ce qu'il y a de plus profond dans la vie – *vivre de mort, mourir de vie* – et dans l'humain – *éveillés ils dorment*. Je ne sais plus si Heidegger l'a dit ainsi, mais je dirais que toute connaissance est aporétique, que la connaissance apporte une nouvelle ignorance, que le dicible met au monde l'indicible.

Enfin, je suis resté fidèle à l'esprit marxien qui dialectise sans cesse la relation philosophie-science au lieu de les disjoindre par une pseudo- « coupure épistémologique ». Dans ce sens encore, je le répète, j'ai appliqué le programme de travail de mes 20 ans, j'ai élaboré dans cet esprit une anthropologie qui, au lieu d'obéir à la formule lévi-straussienne « le but des sciences humaines est non de révéler mais de dissoudre l'homme », cherche à révéler tout ce que comporte de complexe et d'inouï la notion d'homme ; mon anthropologie complexe

Extrait de la publication

intègre les anthropologies limitées (aux peuples sans écriture, aux structures anonymes).

À l'ère de la mondialisation du marché et du capitalisme qui commence en 1989, c'est un autre Marx qui prend une place grandissante dans mon esprit. Elle avait été non oubliée, mais occultée à l'époque où le colonialisme européen se désintégrait et où le totalitarisme dit communiste me semblait devenu le danger principal pour l'humanité. C'est Marx penseur de la mondialisation. C'est Marx penseur d'un capitalisme qui crée non seulement un produit pour le consommateur, mais un consommateur pour le produit. Là encore, j'intègre la vision critique de Marx dans une vision du vaisseau spatial *Terre* emporté par quatre moteurs associés et incontrôlés : la science, la technique, l'économie, le profit.

Certes, j'ai toujours été distant et le suis plus que jamais de l'esprit polémique sarcastique et atrabilaire de Marx contre Stirner, les hégéliens de gauche, Proudhon et autres. Mais je reste plus que jamais proche de son esprit universaliste avec un ajout capital : mon rejet de l'universalisme abstrait, aveugle aux différences et aux diversités. Pour moi désormais, la notion clé est l'*unitas multiplex*, l'unité qui produit et contient les diversités. Je reste plus que jamais sensible aux souffrances des opprimés, des subjugués, des humiliés et aux misères matérielles qui s'aggravent dans notre siècle. Mais je suis sensible aux misères morales et psychiques, aux détresses humaines qui ne se limitent pas à une classe sociale – à toute souffrance, qu'elle vienne de la cruauté du monde ou de la barbarie des humains.

Ainsi, pour moi, Marx est « multiprésent », mais jamais dominant. Maître-penseur mais jamais maître

Extrait de la publication

de ma pensée. Ma relation à sa pensée est à la fois complémentaire, concurrente et antagoniste, c'est-à-dire complexe. Je pense de plus en plus qu'il faut autant conserver Marx que le critiquer, autant critiquer Marx que le conserver.

Edgar MORIN
Février 2012

Extrait de la publication

L'au-delà philosophique de Marx

Le génie de Marx n'est pas tant d'avoir critiqué la philosophie du point de vue de la science et de l'action ; cette critique était déjà en cours. C'est de n'avoir ni totalement abandonné la philosophie, ni totalement adhéré à la science, ni totalement adhéré à l'action ou au vécu. Le génie de Marx est d'avoir voulu, dans ce qu'il appelait *praxis*, associer, entre-féconder, entre-déchirer la philosophie, la science et l'action. Cette association dialectique est si audacieuse, si instable, que le marxisme tend naturellement à se décomposer, soit en philosophisme, soit en scientisme, soit en pragmatisme. Et, dans le pire des cas, à ne conserver en lui, d'une façon hétérogène et incohérente, que les formes les plus dégradées du philosophisme (système clos, abstrait et dogmatique), du scientisme (matérialisme réificateur), du pragmatisme (l'action du parti, critère de toute vérité).

Or Marx a voulu dialectiser réciproquement philosophie-science-action. Il a voulu affronter l'esprit de totalité (philosophie) au savoir hypothétique, empirique, parcellaire et abstrait (science), et au vécu (action, existence).

C'est dans cette dialectisation réciproque que réside la possibilité, non pas d'éliminer la magie une fois pour toutes, mais de la surmonter constamment. Car

c'est le seul moyen d'éviter ces pétrifications qui se nomment scientisme, philosophisme et pragmatisme.

C'est en même temps le seul moyen d'aspirer à la totalité sans sombrer dans le mythe de la totalité. La confrontation dialectique entre philosophie, science et expérience vécue nous enseigne qu'il n'est de vérité que totale, c'est-à-dire à la fois conforme à l'exigence philosophique, à la vérification scientifique et aux besoins profonds de l'être humain. Mais elle nous enseigne également que cette vérité est hors de notre atteinte.

Elle nous contraint à reconnaître les limites (actuelles ou « éternelles », peu importe) de notre esprit et de notre vie. L'homme doit dépasser ses particularités pour tendre vers l'universel concret. Mais l'universel concret restera toujours son mythe, parce que l'homme demeure toujours, dans une mesure certaine, particulier et abstrait. L'homme universel, l'homme total, l'homme dieu, réconcilié avec la nature et lui-même, est une impossibilité pratique qui ne peut prendre fin qu'avec la *suppression de l'homme en tant qu'homme* (possibilité future nullement exclue).

L'homme est l'être le plus limité qui soit puisqu'il est l'être le plus individualisé qui soit. Mais il est en même temps, et par là même, l'être dont le besoin est le plus illimité, le plus universel. Cette contradiction est le tissu même de notre condition. Ce n'est que par coups de baguette magique que religions et philosophies ont cru lever ou concilier la contradiction. En fait, le moment de la réconciliation est le moment où la pensée passe au point mort ; supprimer l'anode ou la cathode, c'est arrêter l'électrolyse. Mais l'acceptation hébétée ou désespérée de la contradiction est une pire sorte de mort intellectuelle.

Extrait de la publication

Que faire ? Comment dire ? Il faut à la fois accepter ce que l'on refuse et refuser ce que l'on accepte. Il faut exiger la totalité et la nier…

Aujourd'hui, la pensée qui veut se situer au cœur de la dialectique philosophie-science-action-existence doit se vouloir, non seulement comme pensée planétaire, mais comme pensée anthropo-micro-macrocosmique. Trois univers de pensée vont actuellement à la dérive les uns des autres : l'univers de la science macrocosmique, où notre espace et notre temps se dissolvent dans les horizons galactiques ; l'univers de la science microcosmique, où la matière se dissout en antagonismes énergétiques avant de laisser réapparaître de nouveaux micro-univers ; l'univers de la pensée anthropologique, où nous dissolvons désespérément tout ce que nous enseignent la microscopie et la macroscopie, où nous feignons d'ignorer les deux infinis qui nous assaillent.

Folie que d'ignorer les deux infinis qui nous assaillent. Folie que d'ignorer deux de ces trois univers. La tâche première de toute pensée aspirant à la totalité n'est-elle pas de chercher l'unité dans cette contradiction à trois faces ? N'est-elle pas de chercher cette contradiction à trois faces dans l'apparente unité anthropologique ? C'est dans ce sens que nous devrions partir à la recherche de nouvelles vérités. Pourrons-nous, saurons-nous les atteindre ? De toute façon, c'est dans ce sens seulement que nous pourrons surmonter, avec constance, les vagues sans cesse renaissantes de la magie. Et c'est dans ce sens que, pour ma part, je reconnais et j'accepte le message, philosophique et anti-philosophique, scientiste et antiscientiste,

Extrait de la publication

existentiel et anti-existentiel, pragmatiste et anti-pragmatiste de Karl Marx.

< *Texte publié originellement dans la revue* Arguments, *aux éditions de Minuit (n° 4, 1957)* >

Extrait de la publication

La dialectique et l'action

Après l'illusion « réaliste », de nombreux révolutionnaires sont aujourd'hui portés à réhabiliter la morale, l'éthique et l'utopie.

Dans certains cas, il s'agit d'un retour pur et simple à la pensée pré-marxiste, où les valeurs s'opposent aux faits, l'idéal au réel.

Par contre, une autre tendance, exemplairement illustrée en leur temps par les articles du philosophe polonais Leszek Kolakowski, s'efforce de valider, du point de vue même de la praxis, l'éthique et l'utopie.

Les ersatz synthétiques

Les immobiles louaient le soleil stalinien en faisant sonner les cymbales de la synthèse dialectique. La société soviétique se présentait comme synthèse accomplie, agitée seulement de contradictions minuscules ou très générales (opposition entre villes et campagnes). Le Parti communiste se présentait comme « universel concret », synthèse vivante des forces progressives de l'humanité. En l'homme « total » stalinien s'investissait toute la richesse anthropologique.

Parant des couleurs héliopolites une société qui étouffait ses propres germes de devenir, ses ferments

négatifs et ses contradictions radicales, masquant leur propre impuissance critique et pratique, les dialecticiens de l'ère stalinienne se sont trouvés naturellement amenés à exalter la notion de « synthèse » au détriment de la contradiction, de la négation et du dépassement.

Engorgeant progressivement la pensée dialectique, la synthèse est devenue la mystification des démystificateurs.

Dans l'ordre strict de la matière, la synthèse ne peut être conçue que comme un système d'équilibre et d'opposition des particules positives, négatives, neutres, au sein desquelles apparaissent de nouveaux équilibres oppositionnels (anti-proton, anti-électron, anti-neutron), que seul peut perturber un agent extérieur. Les synthèses, vues à l'échelle microphysique, se traduisent par des structurations nouvelles, des équilibres.

À l'échelle chimique, par contre, la synthèse se traduit par l'apparition d'un corps nouveau né de la combinaison de deux corps différents. Mais en même temps qu'une synthèse s'opèrent des ruptures. La constitution d'un corps nouveau s'accompagne d'une déperdition d'énergie en chaleur, de dégagements de gaz ou de dépôts de résidus. On ne peut pas proprement parler de « contradictions » et de « dépassement » sur le plan chimique, mais seulement de constitution d'une unité nouvelle, l'acide sulfurique (SO_4H_2) par exemple.

Par contre, la vie, elle, est continuel échange, intercommunications et réactions incessantes. La vie est déséquilibre, conflits perpétuels, et à ce titre elle est contradictions. La vie crée perpétuellement du nouveau, et à ce titre elle est dépassement. Autrement dit, les synthèses, dans la vie, sont provisoires et partielles.

TABLE

Préface 7

L'AU-DELÀ PHILOSOPHIQUE DE MARX 15

LA DIALECTIQUE ET L'ACTION 19
Les ersatz synthétiques 19
L'idéalisme matérialiste 22
Le matérialisme idéaliste 25
La praxis et ses ersatz 28
Pas de vérité en une âme et un corps 30
Ersatz de l'action : manichéisme et pari 32
Le risque et le principe d'indétermination politique 34
La raréfaction politique 36
La positivité pétrifiée et la négation 39
Le grand art, le seul art 41
Dégel politique et dialectique 43

FRAGMENTS POUR UNE ANTHROPOLOGIE 47

MARXISME ET SOCIOLOGIE 55
La pétrification du marxisme 56
Le véritable apport du marxisme 61
Une progression du marxisme est-elle possible ? 65
Retour à Marx ? 67
Critique du marxisme 70

Extrait de la publication

À LA RECHERCHE DES FONDEMENTS PERDUS 75
La perte des fondements 75
Détresse 81
L'expérience sans expérience du xx^e siècle 83
La nouvelle problématisation 85
L'accroissement du champ politique et sa fragmentation 87
Les défis gigantesques 90
Le nœud gordien 92
Les refondations 94
La réforme de pensée 94
La refondation anthropologico-politique 96
La refondation anthropo-planétaire 100
La refondation politique : l'anthropolitique 104
Finalités 105

Mise en page par Meta-systems - 59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHQN000632.N001
Dépôt légal : mars 2012
Extrait de la publication